





Le mort de la pleine  
lune



Jean-Marie  
Lebas de Lachesnay

# Le mort de la pleine lune

ROMAN



ISBN 979-10-359-2346-4

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation

© 2021 JM. Lebas de Lachesnay

Dépôt légal : 01/2016

Achevé d'imprimer en France

Ce livre est une fiction. Les propos prêtés aux personnages, ces personnages eux-mêmes, et les lieux où on les décrit sont en partie réels, en partie imaginaires. Ni eux-mêmes ni les faits évoqués ne sauraient donc être exactement ramenés à des personnes et des évènements existants ou ayant existé, aux lieux cités ou ailleurs ni témoigner d'une réalité ou d'un jugement sur ces faits, ces personnes et ces lieux.





À ceux que j'aime,



## L'INCONNU

« Debout, espèce de vermine. »

L'homme accompagna ses paroles d'un grand coup de pied dans le flanc gauche de Rodi. Ce dernier, allongé par terre, se recroquevilla tout en se protégeant le visage des deux mains. Il ne semblait pas être en mesure de se défendre.

« Que me veux-tu ? Je ne te connais pas, gémit-il.

Rodi était comme une bête apeurée, rampant pour s'éloigner de son agresseur.

— Ne t'inquiète pas. On va prendre le temps de se connaître, lui répondit l'inconnu en le soulevant et en le projetant au sol.

— Je suis un pauvre type de la rue. Il n'y a rien à voler ici.

— C'est seulement ta vie que je suis venu prendre. »



## LA SCENE DE CRIME

Jocelyn Virapoullé arriva à l'embouchure de la rivière des Roches vers 5h30, à l'heure où le soleil levant donne à la surface plane de la rivière et de la mer des reflets mordorés, doux et apaisants. Il avait du retard. Son réveil avait été pénible. Il avait peu dormi. Il n'arrivait toujours pas à comprendre pourquoi la pleine lune agissait ainsi sur son sommeil. Il avait lu quelque chose du genre : « Une sécrétion hormonale influencée par le cycle lunaire en serait la cause. Une piste intéressante à explorer ». Du charabia d'expert, pensait-il.

Apparemment, il n'était pas le seul à avoir produit une sécrétion néfaste à son repos. Il n'y a pas âme qui vive aux alentours ! De toute façon se dit-il, je n'ai besoin de personne pour relever les vouves. Cela fait désormais six ans que je suis l'employé de Marcellin, ce n'est pas lui qui fait le vrai travail. Alors que les autres patrons pêcheurs ont tout au plus deux chenaux, Marcellin, lui, en a quatre. Un chanceux ce Marcellin.

Jocelyn décida de commencer, seul, par la vouve la plus proche de la rive. Il entra dans le cours d'eau en maugréant, les pieds nus et le bermuda relevé jusqu'à l'aine. Elle lui sembla plus fraîche qu'à l'accoutumée. L'hiver austral s'attarde, pensa-t-il. Un frisson lui parcourut l'échine. Sa mâchoire se crispa. Il se fit la réflexion qu'avec l'âge il faudrait qu'il pense à mieux se protéger et qu'il porte une combinaison de plongée ! Jusqu'à présent, il avait résisté à ce qu'il considérait comme une camisole. Sa lente avancée provoquait la formation de vaguelettes que le courant gommait aussitôt. À l'approche du chenal, il buta sur un obstacle : « Merde, la vouve s'est déplacée ou alors c'est encore un jaloux qui a saccagé l'emplacement. Marcellin va être furieux ».

Il dut se résoudre à mettre sa lunette de plongée. Puis, il pencha la tête en avant et il l'enfonça légèrement pour constater l'étendue des dégâts.

— Oté ! Kossa lé là ? (Qu'est-ce que c'est que ça ?)

Jocelyn eut instinctivement un mouvement de recul. Son talon s'accrocha à un galet de bonne taille et il manqua de basculer en arrière. Sa mauvaise nuit lui aurait-elle dérangé l'esprit ?

Après avoir retrouvé son équilibre, il replongea la tête dans l'eau. Mais non, ce n'était pas une hallucination, il y a bien un cadavre là-dessous. Posé à quatre-vingts centimètres du fond, à côté de la vouve, un corps d'adulte est étendu, face dirigée vers le lit de la rivière.

Le courant léger s'engouffre dans les jambes de son pantalon, les gonflant et lui donnant l'aspect d'une sorte de scaphandrier en position couchée.

L'aquanaute porte des chaussures de sport usées, sans chaussettes. Ses bras et ses mains sont regroupés sous son corps. De sa peau, on ne voit que ses chevilles. Il a la carnation d'un poulet de batterie. Crayeuse et acnéique. Une multitude de bichiques sont agrippées à sa nuque et derrière ses oreilles, s'accrochant à lui grâce à leurs ventouses ventrales.

Jocelyn fut envahi par un sentiment de panique irraisonnée. Peut-être que je suis en danger moi aussi. Peut-être qu'on me surveille. Là. Maintenant. De vives tensions existent depuis plusieurs mois entre les pêcheurs de bichiques et de chevaquines. De l'intimidation, on est passé au meurtre, il en est certain. La dernière fois, quelqu'un avait jeté de l'eau de Javel en amont, détruisant la pêche de toute une journée. Celui-là, il a été pris, mais d'autres, des braconniers, utilisent du decis, un insecticide puissant. Aujourd'hui, c'est une autre histoire, il y a un cadavre au milieu des bichiques.

— Éloignez-vous. C'est une scène de crime.

Les policiers arrivaient en se frayant un chemin au milieu des curieux regroupés autour de Jocelyn. Il n'avait touché à rien. Il était sorti de l'eau et s'était précipité vers la cabane de pêche pour récupérer son téléphone.

Son premier appel fut pour Marcellin, son patron.

Celui-ci sursauta à la sonnerie du téléphone, au grand regret de Mirina, la jolie métisse qui dormait à ses côtés. Elle espérait sans doute un réveil plus câlin. Elle aime l'avoir tout contre elle, lorsqu'elle émerge de sa torpeur, aux premières lueurs matutinales, et qu'elle sent naître son désir dans le creux de ses reins. Mais ce

matin-là, c'est la tête de Marcellin qui semblait être en ébullition. Il était sorti prestement du lit et s'était posté face à la fenêtre, le portable en main. Il était pétrifié. Elle s'approcha et, tout en posant sa tête sur son épaule, elle l'enlaça comme pour lui dire : « je suis avec toi ». Elle avait compris qu'il serait inutile de lui demander quoi que ce soit. Quand Marcellin a des soucis, il ne les partage pas avec ses proches. Mirina savait qu'à un moment ou à un autre, il en parlerait spontanément. C'était sa façon de faire et cela ne la gênait pas. Elle ne croyait pas qu'il était nécessaire de tout se dire tout de suite. Elle avait confiance en lui. Son moment serait le bon.

Au-dehors, une brise légère faisait vibrer les feuilles du badamier trônant majestueusement au centre de la cour. La nénette (aide-ménagère) s'affairait dans la cuisine extérieure. Comme chaque jour, elle avait dressé la table sur la véranda. Le parfum suave du café fumant et les assiettes ornées de fleurs d'hibiscus fraîchement cueillies ne parvenaient cependant pas à faire retomber la tension qui s'était installée dans la maison.

« Le commissariat de Saint-Benoît ? Ici Marcellin Mangalou. On vient de découvrir un mort dans l'embouchure de la rivière des Roches. Un crime paraît-il. Il faudrait y aller tout de suite, il y a déjà beaucoup de monde là-bas. »

Le brigadier-chef Cologon, accompagné de trois agents, avait fait quadriller toute la zone de pêche, toute l'embouchure, de la mer jusqu'à cent cinquante mètres à l'intérieur des terres. Il tentait de repousser les pêcheurs et les nombreux badauds qui s'étaient regroupés autour de la barrière de sécurité. Des membres de l'unité de



police scientifique, arrivés une demi-heure plus tôt, étaient en train de retirer le corps du canal et le disposaient sur une bâche. En le retournant, on put voir les deux énormes pierres qui étaient attachées à ses poignets et à ses chevilles. Quelqu'un dans la foule, un homme, s'écria : « C'est Rodi le garçon de Marcellin. Le Bon Dieu la puni azot » (Le Bon Dieu l'a puni). Le brigadier se retourna pour essayer d'identifier le propriétaire de la voix, mais il ne vit que des visages impassibles. Un peu plus loin, l'équipe de Réunion<sup>1</sup>ère s'acharnait à interroger des gens qui n'avaient rien vu d'autre qu'un corps étendu sur la rive.

Marcellin se gara au moment même où Rodi était retiré de l'eau. Lorsqu'il arriva à hauteur de la cabane de pêche, son fils venait d'être identifié comme étant « le mort de la pleine lune »



## FRANCK LAW

À son arrivée sur les lieux, le lieutenant Law s'entretint successivement avec le brigadier-chef Cologon, le commandant Técher, responsable du Service Régional d'Identité Judiciaire, ainsi qu'avec Jocelyn Virapoullé. Il se dirigea ensuite vers la cabane de pêche.

Celle-ci se dresse sur un promontoire, surplombant une vaste zone, découvrant les nombreux canaux aménagés et entretenus par les concessionnaires, mais aussi une grande partie de la côte est.

Au loin des maisons aux toits de tôles ondulées colorées, rouge, blanche, verte, bleu ; au milieu, des cocotiers, des manguiers et des flamboyants. Au pied des collines, des champs de canne à sucre à perte de vue. Et, sur la droite, un alignement de pandanus borde la plage de galets, maintenant caressée par une faible houle incessante.

Cela lui rappela cette peinture naïve haïtienne qu'un ami lui avait offerte quelques années auparavant et, bien

qu'il eût réellement aimé sa parenthèse niçoise, il se sentait vraiment chez lui, ici, dans cet environnement tropical, exubérant et sauvage.

Si ce n'était cette tragédie qui s'abattait sur Marcellin Mangalou, Franck Law aurait certainement échangé quelques mots avec lui sur la beauté du lieu et la chance qu'il avait de pouvoir l'admirer chaque jour.

Franck était en poste depuis deux ans. À l'annonce de sa nomination, les Réunionnais, toujours prompts au moucatage (moquerie), l'avaient aussitôt affublé du surnom de ChinHo, du nom de ce personnage de policier d'origine asiatique dans la série américaine Hawaï Police d'État. Certains avaient relevé la coïncidence avec le law anglais et ils s'en amusaient. Avait-il choisi son métier pour être en phase avec son patronyme ? Ceux-là le surnommaient « Lieutenant Loi ».

Les parents de Franck, d'ascendance cantonnaise, envisageaient de lui transmettre le magasin d'électronique et d'équipements électroménager joliment dénommé « Au Bonheur de la Maison », que leur famille possédait depuis trois générations. Mais celui-ci avait, très tôt, manifesté son aversion pour le commerce. Des GPS, des aspirateurs ou des chaînes hifi posés sur des rayons à attendre qu'un quidam veuille bien s'y intéresser ! Il ne s'y voyait pas. L'atavisme familial avait buté sur sa détermination à devenir enquêteur.

Après six années passées à la gendarmerie de Nice et quatorze mois de stage au Centre National de la Police Judiciaire de Fontainebleau, Franck Law avait demandé

sa mutation dans son île natale. Un poste était à pourvoir et il avait immédiatement posé sa candidature. Maintenant qu'il est officier de police judiciaire, il avait, pensait-il, la légitimité pour prendre la responsabilité d'une Brigade de Recherches. Le commandant de gendarmerie de La Réunion a tout de suite vu l'intérêt que présenterait un tel élément au sein de sa brigade. Le lieutenant Franck Law serait le seul OPJ à parler le créole, le français, mais aussi le chinois.

Son dossier était solide : « Franck est brillant. Il est doté d'un vrai sens de l'observation et de l'écoute. Il possède le tact, la capacité d'analyse et la ténacité nécessaires à la conduite d'enquêtes longues et difficiles ».

Assis sur un fût métallique, dans l'unique pièce de l'abri, au milieu d'un désordre organisé, Marcellin Mangalou était dans une prostration triste et digne à la fois. À l'appel de Jocelyn, il avait tout de suite compris que la pêche serait compromise pour un temps. Des coups durs il en avait eu son lot, mais la mort brutale de son garçon ...

— Je n'avais pas vu mon fils depuis très longtemps, lieutenant. Huit ans peut-être. Ce n'est pas aujourd'hui que je le perds. Il s'était perdu lui-même. Depuis que sa mère est partie en métropole avec un z'oreil (français de métropole), il n'a plus voulu voir sa famille. On me disait qu'il vivait à droite à gauche, comme un va-nu-pieds. L'alcool, la drogue, les voyous. C'était sa vie, semble-t-il. Je ne savais pas quoi faire pour lui. Déjà qu'il avait causé la ruine de son couple ... elle en est morte.

— Qu'est-il arrivé ?

— Elle s'est suicidée en 2006, une année avant que la mère de Rodi parte. Elle a laissé une lettre. C'est ma femme qui l'a trouvée, à côté d'elle. Mon fils buvait depuis longtemps. Et puis le zamal, la violence. Tout ça. Amishi était fragile, influençable. Vous savez lieutenant, les prénoms des indo musulmans, qu'on appelle les z'arabes ici, ont une signification. Amishi veut dire « pure ». Oui, on peut dire d'Amishi qu'elle était pure et ... naïve. C'est Rodi qui l'a souillée. Elle avait fini par succomber à la drogue, elle aussi. Rodi l'avait sous son emprise. Mon garçon, il avait tous les défauts de la terre, mais il était beau et il attirait les filles. Il les hypnotisait. Sa mère disait qu'il était un ange vénéneux, destructeur. Il lui aurait fallu un autre homme à Amishi. Solide et responsable. La famille n'a pas voulu de Rodi à l'enterrement. On peut les comprendre. Ma femme non plus n'a pas supporté la vie qu'il nous faisait mener. Elle est partie à la première occasion.

— Je vous remercie, monsieur. On va s'arrêter là. Je vous recontacterai. Il faudra que l'on parle de vos activités. Ah oui, encore une chose. Quelqu'un a utilisé le terme de punition quand il a découvert que votre fils était la victime. Je me trompe ou vous n'avez pas que des amis ?

— Eh bien, il y a bien des disputes de pêcheurs. Des jalousies pour le territoire de pêche. Parfois on en vient aux mains. Mais de là à tuer ... je ne peux pas le croire. Dites lieutenant, quand est-ce que l'on va pouvoir reprendre la pêche ? On est en pleine saison. J'ai déjà perdu ma femme, ma fille est partie avec sa mère et maintenant mon fils est mort. Je ne peux pas perdre mon travail en plus !